

Esprit et mission du Carmel

● ● ● **Adeline Marc**, Paris
Carmel St Joseph

Fruit d'une longue tradition et marqué par de grandes figures, le Carmel continue d'attirer aussi bien des laïcs que des religieux ou encore des prêtres. Il attire, mais draine aussi avec lui un imaginaire spirituel parfois décalé par rapport à sa propre tradition. Il semble, dans beaucoup d'esprits, avoir cristallisé ce mouvement vers une vie d'intériorité et d'oraison, dont le maître mot pourrait être celui de Thérèse d'Avila : « Dieu seul suffit ». Cette expérience n'est pourtant pas propre au Carmel et se retrouve dans d'autres traditions spirituelles.

Réduire le Carmel à l'oraison ne me semble donc pas tout à fait juste. De fait, la tradition du Carmel, née au XII^e siècle dans les Etats latins du Proche-Orient, a pris des formes très diverses dans son histoire et assumé des réalités différentes. L'ordre a surtout été remodelé par la grande réforme du XVI^e siècle, avec Thérèse d'Avila et Jean de la Croix. Ces figures vont marquer la tradition carmélitaine, alors même que celle-ci, dans ses origines, ne peut se rattacher à aucune figure fondatrice.

Pour qui vit aujourd'hui de cette tradition, c'est à ce double mouvement qu'il faut se rattacher : celui des origines de l'ordre et celui des grandes figures qui l'ont marqué à partir du XVI^e siècle.

Personnellement, si ce sont ces grandes figures et leur radicalité qui m'ont conduite au Carmel, la découverte des sources de l'ordre a élargi mes horizons.

Aujourd'hui, c'est à partir de ces origines que je comprends ma tradition et tente d'en vivre. D'autres accents que la seule oraison, tout aussi constitutifs et fondamentaux du Carmel, sont ainsi venus irriguer mon chemin : la vie fraternelle, l'attachement à la Parole de Dieu, l'engagement pour le monde à partir du lieu central de la prière. L'expérience de la prière carmélitaine ne saurait en effet se réduire à une intimité personnelle avec Dieu : elle trouve d'abord son lieu dans un esprit de communion et de mission qui passe précisément par la prière.

La naissance de l'ordre

Aux origines, nous trouvons sur les pentes du Mont Carmel, un groupe d'ermites, sans doute des croisés, se reconstituant dans une figure symbolique : celle d'Elie le prophète. Comme la plupart des fondations de l'époque, ce groupe a d'abord vécu avant de se doter d'une règle commune. Fait cependant remarquable : aucune figure fondatrice ne s'en dégage. Seul un frère B. est nommé dans la règle pour être le premier prieur. Pas de fondateur donc ou plutôt un groupe d'ermites comme fondateur. Ce n'est pas non plus l'un des frères qui rédige la première règle. Celle-ci est demandée aux instances de l'Eglise locale, en l'occurrence Albert, patriarche de Jérusalem. La règle du Carmel n'émane

Comme jeune religieuse carmélite, mais engagée dans la vie du monde et non cloîtrée, je rencontre souvent des personnes qui disent se reconnaître dans l'esprit du Carmel, en particulier dans l'expérience de la prière silencieuse. Sa mise en forme sous le nom d'« oraison » est pourtant plus spécifique à un moment de l'histoire qu'à une tradition particulière. D'autres éléments, comme l'esprit de communion, sont constitutifs du Carmel de par son mode de fondation même.

Jean de la Croix,
Œuvres complètes,
t. 1 et t. 2, pp. XVI +
494 p. et pp. 495-
1230, 4^e éd. revue et
corrigée, Desclée de
Brouwer, Paris 2008.

donc pas du groupe lui-même (même si l'on peut penser qu'une première ébauche avait été fournie à Albert de Jérusalem). Le groupe la reçoit de l'Eglise, dans le lieu où il se trouve.

Cette règle ne se veut pas non plus « révolutionnaire ». Elle se rattache aux règles déjà existantes et cherche seulement à fixer les points concrets de l'existence commune sur le Mont Carmel : organisation autour d'un prieur auquel est due obéissance, lieux, nourriture, offices, propriété et vie en commun. Trois chapitres sont plus fortement développés : ils concernent le combat spirituel, le travail et le silence.

Cette trilogie n'est pas neuve non plus et la forme de la rédaction, enchaînant les citations scripturaires, rappelle d'autres règles. Elle dessine assez bien, dans l'esprit de ce temps, les axes d'une existence religieuse : travail et silence sont les lieux où s'exerce le combat spirituel que le « moine » ou le religieux est appelé à vivre pour l'Eglise. On ne saurait séparer cette trilogie de sa forme concrète : une vie de travail, vécue en solitude et communion, dans la pauvreté, la chasteté et l'obéissance, avec discernement. Rien de très original donc dans cette règle, si ce n'est sa sobriété. Pour le reste, elle s'en remet aux « règles des Pères ».

Une forme de vie

La forme de cette naissance de l'ordre dit pour moi beaucoup de l'esprit du Carmel. Il n'y a pas de prétention particulière à incarner quelque chose de nouveau. Il est vrai que l'époque médiévale ne le veut guère : ce qui fait autorité n'est pas la nouveauté mais plutôt l'inscription dans une tradition, un lignage.

Vivant aujourd'hui de ce même esprit, je me reconnais dans cette non-prétention

à la nouveauté et ce désir d'une vie simple et humble, attachée simplement à ce qui lui est demandé. Cela contribue à me situer, à trouver ma place dans l'Eglise, vivant cette forme de vie sans autre prétention et sans intention de révolutionner la vie spirituelle. L'humilité du projet de vie du Carmel demeure pour moi fondamentale.

Elle mène également à recevoir sans cesse d'une source extérieure à ma propre tradition. Il me semble que le Carmel ne peut se définir à partir de lui-même sans trahir sa source : il lui faut se recevoir de l'extérieur, de l'Eglise. Ainsi Thérèse d'Avila fut-elle marquée par sa fréquentation des jésuites et des dominicains, de même que par les accents spirituels de son époque (et notamment l'ouverture aux laïcs de l'expérience de la prière personnelle). Il y aurait donc à mon sens danger à penser la tradition carmélitaine à partir d'elle-même, en essayant de délimiter les contours d'une identité ou d'une propriété : c'est une tentation qui existe, notamment en période de crise.

Enfin, il me semble que si le Carmel a une grande particularité dans l'histoire des ordres religieux, c'est sans doute son absence de fondateur. C'est significatif à notre époque qui réclame des figures, des témoins dans lesquels se reconnaître : les rayons « témoignages » de nos librairies religieuses marchent bien (j'ai travaillé en librairie et en sais quelque chose !). A ce besoin de figures, l'histoire du Carmel a contribué. Mais à sa source demeure une absence de figures. Plus exactement, c'est une réalité qui est désignée : celle d'un groupe, d'une communauté.

L'expérience d'une vie en commun, avec les accents d'une certaine solitude, est ainsi fondatrice. Je constate chaque jour à quel point cette réalité est constitutive de mon expérience spirituelle : c'est

« communautairement » que nous sommes témoins, à la fois dans la prière et dans la simple fraternité vécue. Je constate aussi combien d'amis viennent chercher cela chez nous : l'amitié, la fraternité d'une communauté et non le simple lien avec telle ou telle d'entre nous. Tout autant que la prière, la vie fraternelle et communautaire marque donc profondément l'esprit du Carmel.

Symbolisme

Cependant, la règle primitive offre aussi des symboles fondateurs. Figures symboliques et bibliques : celle d'Elie le prophète, celle de saint Paul, longuement citée et donnée en exemple dans le chapitre sur le travail, celle enfin de Marie, jamais citée dans la règle mais donnée comme patronne de l'ordre. Le Carmel se situe ainsi d'emblée dans une tradition biblique. Voilà encore un accent qui me fait vivre. Dans la méditation de l'Écriture, je trouve l'inspiration pour incarner la forme de vie qui est la mienne. La règle m'invite à m'y reporter comme à une pierre de fondation.

D'autres symboles encore sont invoqués : la source et la montagne. On sait combien ils seront présents dans l'œuvre de Jean de la Croix ou dans celle de Thérèse d'Avila. Le Carmel trace sa route en prêtant attention à ce qui l'entoure et singulièrement aux éléments naturels. La lecture symbolique comme la forme poétique ont une place impor-

tante dans la tradition carmélitaine.¹ Cela lui a donné un style qui n'est pas celui d'un langage technique, mais plutôt celui des formes mouvantes de la poésie, un style dans lequel je me reconnais bien : j'ai maintes fois éprouvé ma résistance à des cadres spirituels trop formels !

Symbolisme et poésie où l'on se laisse porter par la force des symboles plutôt que de chercher à les comprendre, les saisir ou les analyser, me semblent aussi constitutifs d'un style carmélitain, une manière d'être au monde, de le regarder, de se laisser toucher par l'Esprit.

La place de la prière

Il est important à présent de re-situer la prière dans la tradition carmélitaine, du moins telle que je la vois. La prière est invoquée plusieurs fois dans la règle primitive et de manière explicite en deux endroits : veiller dans la prière en « méditant jour et nuit la loi du Seigneur » dans le secret de la cellule, et la prière commune de l'office. Cela dessine assez bien les deux moments de la prière carmélitaine : l'office en commun et la prière personnelle silencieuse.

On voit bien que si l'office est clairement défini, c'est moins le cas de la seconde. Il s'agit d'un mouvement plus large : la vigilance dans la prière, la méditation de la Parole de Dieu. Si une forme commune et un temps seront fixés pour cela plus tard (avec le vécu en commun à heures fixes de l'oraison silencieuse), ce dont nous parle la règle est beaucoup plus large.

Il s'agit de s'inscrire dans un mouvement spirituel qui irrigue temps et lieux de vie : « veiller dans la prière » dans sa chambre, à moins « d'être légitimement occupé à autre chose », et « méditer

1 • Les grands auteurs du Carmel ont tous rédigé des poésies. C'est encore plus frappant chez Jean de la Croix : les œuvres didactiques ne sont que des commentaires, sur demande, de l'expression première, celle du poème. Jean de la Croix signale d'ailleurs que le commentaire ne suffit pas et qu'il est partiel. Il faut se rapporter aux poèmes pour bien entendre ce qu'il veut dire.

jour et nuit la loi du Seigneur », exercice d'une vigilance non cantonnée à un moment de la journée.

La prière carmélitaine n'est pas seulement l'expérience personnelle d'une intimité avec Dieu, mais bel et bien une expérience communautaire : elle est vécue en commun. Cela me donne de vivre la prière non comme le lieu personnel d'un quelconque progrès spirituel, mais d'abord comme le lieu d'un service et d'une mission, d'une communion au monde qui passe par la recherche de Dieu.

Loin de centrer sur l'individu, la prière carmélitaine, intégrant pourtant pleinement l'expérience personnelle, vise à détourner de soi, dans une vie donnée à Dieu pour et avec le monde. Le cri de Thérèse d'Avila en redit bien le mouvement et la source : « Le monde est en feu ! (...) Non, mes sœurs, nous ne vivons pas en des temps où l'on puisse parler à Dieu d'affaires de peu d'importance. »²

Dans l'esprit de Thérèse d'Avila, l'oraison est d'abord le lieu d'un service, motivé par un appel, un apprentissage à devenir « serviteurs de l'amour ».³ Si elle a son importance au Carmel, c'est donc d'abord en ce sens et non par recherche d'une « gloire », d'un « honneur » ou d'une « satisfaction » spirituelle. Cela, Jean de la Croix et Thérèse d'Avila ne cesseront de le répéter, et ils rejoignent bien là un certain esprit des origines.

Un attachement trop grand au concept de « l'oraison », pris souvent dans une forme un peu technique ou une réalité à part, pourrait nuire à la source carmélitaine. Je préfère parler de « prière » et revenir à des choses simples et dépouillées d'un certain vernis construit par les siècles. Il y a un esprit de « prière » propre au Carmel, central et fondamental, mais il n'est pas ordonné à lui-même et ne saurait constituer un but, une re-

cherche en-soi. C'est un lieu et une forme de vie, une attention et un mouvement de l'Esprit.

Au milieu du monde

La règle primitive, comme les réformateurs du XVI^e siècle, ne sépare pas la prière de la vie prise en son entier : travail, relations... C'est là que s'incarne la prière qui est irriguée par la prière vécue en commun, mais aussi et surtout par la méditation de l'Écriture, l'inscription dans son mouvement ou, selon les mots de Thérèse, « l'humanité de Jésus-Christ » et, selon Jean de la Croix, la parole unique du Père qu'est son Fils en qui « il nous a tout donné ».⁴

Comme jeune carmélite engagée dans le monde, c'est ce mouvement que je me sens appelée à vivre au quotidien. Le monde qui m'entoure, ses joies, ses peines, ses espérances, ses défis sont pour moi la source première du vécu de la prière. C'est là que je me sens appelée à mettre mes pas dans ceux de Jésus-Christ, là que j'apprends, en communauté et comme « sœur », à me mettre au service de l'amour, dans un mouvement qui ne part pas de moi mais m'appelle du dehors à devenir ce que je suis. Il ne s'agit pas pour moi d'autre chose que d'être, dans la forme de vie qui est la mienne et avec ses accents, simplement « croyante » au milieu d'un peuple.

A. M.

2 • *Chemin de perfection*, ch. 1.

3 • *Vida*, ch. 11 : l'expression est employée par Thérèse pour dire le but de la prière, dans le mouvement du Christ.

4 • *Montée du Carmel* 2, 22.